



Marcel D'Amours

Le
Fardeau
de l'**Infamie**

Roman


Les Éditions
DeCourberon

Les données de catalogage avant publication sont disponibles à Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada.

Les Éditions De Courberon
500, rue Principale
Saint-Patrice-de-Beaurivage (Qc) G0S 1B0
www.decourberon.com

ISBN 978-2-922930-42-9

© Éditions De Courberon, 2012.

© Marcel D'Amours, 2003, pour la version papier.

Tous droits réservés pour tous pays.

SODEC
Québec 



**Conseil des Arts
du Canada**

**Canada Council
for the Arts**

Les éditions De Courberon remercient le Conseil des Arts du Canada ainsi que la Société de développement des entreprises culturelles (SODEC) du soutien accordé à leur programme de publication.

MARCEL D'AMOURS

Le Fardeau de l'infamie

Éditions De Courberon

AU LECTEUR

*Ce livre est toute ma jeunesse;
Je l'ai fait sans presque y songer.
Il y paraît je le confesse,
Et j'aurais pu le corriger.*

*Mais quand l'homme change sans cesse,
Au passé pourquoi rien changer?
Va-t-en pauvre oiseau passager;
Que Dieu te mène à ton adresse!*

*Qui que tu sois, qui me liras,
Lis-en le plus que tu pourras,
Et ne me condamne qu'en somme.*

*Mes premiers vers sont d'un enfant,
Les seconds d'un adolescent,
Les derniers à peine d'un homme.*

Alfred de Musset 1840

PREMIÈRE PARTIE

Le temps avait changé depuis les premières lueurs du jour et la tristesse flottait dans l'air. Mon caractère aussi avait changé et la colère s'emparait lentement de moi. Je compris plus tard que cette journée avait marqué tous les malheureux évènements qui affligèrent ma vie par la suite. De gros flocons de neige tombaient lourdement, se transformant en une boue grisâtre dès qu'ils touchaient le sol et masquaient à demi la vue des édifices et des passants. Ces derniers, dans une pénible course effrénée, courbaient la tête, comme écrasés par cette neige abondante, ignorant même mon véhicule stationné dans un endroit prohibé.

Malheureusement, cette infraction n'avait pas échappé au policier vindicatif et autoritaire toujours présent à quelques pas dans mon champ visuel. Son carnet de contraventions à la main, il semblait menacer tous les automobilistes et malgré mes explications qui n'avaient sûrement pas dépassé le lobe de son oreille, handicapé qu'il était par son autorité, il m'avait refilé une contravention.

« C'est défendu de stationner ici! m'a-t-il dit.

— Désolé, Monsieur l'agent, mais j'attends le Père Noël et ce n'est pas une plaisanterie. J'ai amené un Père Noël au centre d'achat et je dois récupérer son remplaçant. Je ne peux vraiment pas laisser marcher le Père Noël dans cette fange en cette avant-veille de Noël, je vous en prie, soyez compréhensif.

— Tu dois déplacer ton véhicule.

— Mais devant moi, il y a un camion stationné, dis-je.

— C'est un camion blindé qui transporte de l'argent, hurla-t-il. Je te laisse dix minutes avant de faire remorquer ton véhicule. »

Même cette menace ne pouvait me faire céder, car la colère

de Claude représentait un danger beaucoup plus important qu'un remorquage. Toutes les minutes, je consultais ma montre. Mais que faisait-il donc?

Certaines journées tout va de travers, et ce midi de décembre 1979 en était la plus belle preuve. Chantal et moi ayant quitté Québec vers sept heures du matin, la température nous obligea à conduire très lentement alors que nous avons atteint Montréal à dix heures trente.

Le temps de rejoindre notre hôtel et de prendre possession de notre chambre avait suffi pour retarder la conférence que je donnais à l'Université.

Le chef de Département, le docteur Jean Lamy, un très vieil ami, avait été très compréhensif en regard du temps maussade. En me présentant à l'assemblée, il n'avait pas manqué de me taquiner sur mon retard.

La période de questions à la fin de la présentation avait été particulièrement difficile en raison de la complexité du sujet présenté et de la multitude de théories qui avaient été émises. J'avais présenté un cas d'anesthésie pour une intervention chirurgicale sur la glande surrénale, afin de réséquer un phéochromocytome sévère. Ce genre d'opération est un défi de taille pour un anesthésiste surtout si la pathologie est sévère.

Durant cette anesthésie, il avait été très difficile de maintenir une pression stable, la patiente passant d'une hypotension sévère à une hypertension dangereuse lorsque le chirurgien manipulait la tumeur sécrétrice de substances hypertensives lesquelles modifient fortement le rythme cardiaque? La discussion avait été très active, chacun ayant sa formule magique, mais la patiente avait été sauvée malgré les statistiques peu encourageantes dans ces situations.

Vers midi j'avais pu m'esquiver assez rapidement. Je me sentais fatigué et j'avais hâte de me retrouver avec Chantal pour aller dîner comme deux amoureux. Comme

je me sentais bien près d'elle, même après vingt ans de vie commune! Nous avions une complicité que nous ne voulions partager avec personne.

En arrivant à l'intersection de la rue Sainte-Catherine, la lumière passant au jaune m'obligea à arrêter et j'eus la surprise de voir trois individus se ruer par les portes avant et arrière de ma voiture.

Ma première réaction en fut une de colère, pourquoi n'avais-je pas verrouillé mes portes latérales?

« Que voulez-vous? » criai-je.

Un éclat de rire fusa et je reconnus aussitôt l'individu barbu assis près de moi.

« Tu ne me reconnais pas, dit Claude, tu oublies facilement les vieux amis. »

Je n'avais pas envie de relever cette affirmation, réfutant silencieusement cette notion d'amitié, j'étais encore en colère devant cette irruption violente dans mon véhicule.

Claude Jutras a été élevé dans une petite maison qui faisait face à celle de mes parents dans le quartier pauvre où j'ai passé ma jeunesse. D'une année mon aîné, il était un colosse qui avait toujours malmené tout le monde, sauf moi peut-être. Je pense qu'il me respectait parce que j'avais fait des études de médecine alors qu'il avait difficilement complété une cinquième année, après de multiples échecs.

« Allons, dit-il, sois beau joueur, j'ai besoin de tes services. »

J'avais presque retrouvé complètement mon contrôle. Ma colère était tombée.

« Que veux-tu de moi? »

— Je ne veux surtout pas te faire une histoire trop longue. Mais tu sais que... »

Au même moment, la lumière étant passée au vert depuis déjà quelques secondes, un concert de klaxons se fit entendre.

« Attends, je vais traverser la rue et me stationner sur le

côté, tu pourras alors m'expliquer.

— Je dois faire vite, me dit Claude, car nous sommes très pressés. Comme j'allais te le dire, je viens de sortir de prison, mais ne sois pas inquiet, je n'étais pas coupable; c'est un ami qui avait fait le vol, et je ne pouvais vendre un ami, c'est sacré. J'ai fait de la prison à sa place et il a une grosse dette envers moi.

— Tu sors vraiment de prison?

— Oui, mais je t'expliquerai cela plus tard, car nous sommes en retard. J'ai décidé de me ranger et de devenir honnête; c'est pourquoi je dois conduire le Père Noël à Place Desjardins, c'est mon nouveau boulot. Mais mon auto est tombée en panne et la Providence ou la chance m'a récompensé. Tu es passé au même moment. »

Je me suis retourné pour constater que l'individu derrière moi était vraiment habillé en Père Noël. L'autre individu m'était complètement inconnu et j'eus l'impression qu'il tentait de cacher son visage.

« Tu vas être gentil et nous reconduire. Tu me dois bien cela! »

J'eus envie de dire que je ne lui devais rien, mais je me retins.

« Écoute Claude! Je suis très pressé, où veux-tu aller?

— Je te l'ai dit, à Place Desjardins. »

Sans perdre de temps, je roulai sur la rue Sainte-Catherine vers l'est. La conversation était au point mort et je sentais une certaine tension dans le véhicule sans pouvoir en cerner vraiment la cause. Aucun des deux autres passagers n'avait dit un seul mot et seulement quelques regards échangés entre eux prouvaient qu'ils ne s'étaient pas endormis.

À mon arrivée devant l'édifice, je m'arrêtai derrière un camion blindé. Claude fit la remarque à ses deux amis:

« Merde! Ils sont déjà arrivés.

— De qui veux-tu parler? dis-je.

— Ne t'occupe pas de cela. Aucune importance. »

Il me demanda de l'attendre quelques minutes, le temps d'effectuer le changement avec l'autre Père Noël.

Malgré mes protestations les plus vigoureuses, il voulut que je reste à cet endroit m'affirmant que c'était très important pour lui et que nous serions quittes à l'avenir.

« Je serais très en colère si tu ne m'attendais pas, tu peux rendre ce service à un vieil ami.

— D'accord, mais ne sois pas trop longtemps absent, car moi aussi je suis très en retard. »

Il était parti depuis au moins un quart d'heure et je commençais à craindre que le policier ne fasse remorquer mon véhicule. Que devrais-je faire alors ?

J'en étais là dans mes réflexions lorsque Claude fit irruption, suivi de l'individu qui était assis à l'arrière avec le Père Noël.

« Qu'as-tu fait du Père Noël ? dis-je aussitôt.

— Il était déjà parti. Tu vas nous reconduire quelques rues plus loin et nous débarquerons. Je te dirai à quel endroit. Je t'avertis, tu ne dois en aucune circonstance dire que tu m'as rencontré. Je suis encore en probation et je n'ai pas le droit d'aller n'importe où. »

En passant devant le policier, je lui fis un sourire ce qui eut pour effet de le mettre en colère.

Au même moment nous croisâmes deux véhicules de police qui avaient débouché à toute vitesse, toutes sirènes en action. Le deuxième véhicule glissant dans la neige faillit nous frapper sur le côté, mais le conducteur redressa au dernier moment. Claude se retourna aussitôt vers son compagnon sans toutefois dire un seul mot. Peut-être avait-il eu peur. C'est à ce moment que je remarquai, posé sur ses genoux, un sac volumineux que je n'avais pas vu la première fois.

Une ambulance, gyrophares en action, nous coupa la

route, m'obligeant à ralentir.

« Tourne à droite à la prochaine rue, dit Claude, nous allons débarquer ici. »

Il ouvrit la portière et débarqua avec difficulté à cause probablement du poids de son colis.

« N'oublie pas! me dit-il, tu ne m'as pas vu, je risquerais de retourner en prison. Je t'avertis ça pourrait te coûter très cher.

— Serait-ce une menace par hasard?

— Prends-le comme tu voudras. »

Je me sentis soulagé, lorsqu'il referma la portière. Je n'avais rien compris au fait qu'il n'ait pas le droit de se trouver en automobile avec moi, je ne suis pas un bandit après tout.

Lorsque je vis la porte de mon hôtel, tout cela était oublié. J'avais une faim de loup et j'espérais que Chantal m'ait attendu pour aller dîner.

En entrant dans la chambre, elle se précipita vers moi.

« Mais qu'as-tu fait? Tu devais être ici au plus tard vers midi et il est une heure et trente.

— J'ai été retardé et tu ne devineras jamais par qui? J'ai rencontré Claude.

— Claude Jutras! s'exclama-t-elle. Tu n'es pas sérieux! Il n'est pas en prison?

— Il m'a dit qu'il venait d'en sortir, que c'était une erreur judiciaire ayant fait de la prison à la place d'un autre. J'ai beaucoup de difficulté à croire cela. Claude est capable de faire un vol lui-même. Mais si c'est vrai alors je plains le voleur, il va payer très cher.

— Je n'aime pas que tu le revoies, soupira Chantal. Il est très dangereux.

— Je n'avais pas le choix. Tu sais qu'il m'a dit qu'il s'était rangé pour faire un travail honnête. Très difficile à croire! »

Et je racontai à Chantal tout ce qui s'était passé avec Claude.

« Maintenant je vais prendre une douche et nous irons au restaurant. »

2

Au même moment, on frappa à la porte.

« Laisse faire, dis-je, je vais ouvrir. »

À peine la porte fut-elle entrebâillée que quatre individus se ruèrent sur moi. Je fus projeté sur le sol et le plus lourd de mes assaillants mit un genou sur mon estomac, m'empêchant de respirer. Ils étaient tous armés et pointaient leurs armes vers mon visage.

Un cinquième individu entra.

« Police! dit-il, ne bougez pas. Cet avertissement est aussi pour vous, Madame. »

Heureusement aucune arme ne la menaçait.

« Que se passe-t-il? haletai-je, toujours écrasé par le même individu.

— Taisez-vous, me répondit le même personnage, c'est nous qui posons les questions ici. »

Étaient-ils de vrais policiers? Ils étaient habillés en civil.

« Mais que voulez-vous? réussis-je à murmurer avec difficulté à cause du poids énorme sur ma poitrine.

— Nous voulons savoir où vous étiez ce matin.

— Enlevez cet homme qui m'écrase et je vous dirai tout ce que vous voudrez.

— Avez-vous vérifié s'il n'a pas une arme? demanda le même policier au gorille qui me torturait.

— Il n'a pas d'arme sur lui, répondit le colosse.

— Alors relevez-le. Mettez-lui des menottes. Vous autres, fouillez l'appartement pour trouver les armes et l'argent.

— Merci, ai-je réussi à chuchoter. Il n'y a pas d'arme ici et

le seul argent à trouver est dans ma poche.

— Voulez-vous nous dire ce qui se passe? demanda Chantal. Êtes-vous vraiment des policiers? Nous ne sommes pas des bandits et vous n'avez pas le droit de nous agresser de la sorte, mon mari est un médecin éminent et vous le traitez comme un criminel.

— Je suis le lieutenant Jack Donovan. Pourriez-vous nous dire où vous étiez ce matin, demanda le même policier sur un ton plus doux en s'adressant à moi?

— Ce matin j'ai donné une conférence à l'université, répondis-je faiblement, à peine remis de cette agression.

— Où étiez-vous entre midi et quart et midi et demi?

— J'étais sur le chemin du retour, nous voulions aller dîner ma femme et moi. Pourquoi toutes ces questions?

— Répondez seulement. Sinon je vous arrête.

— Je ne comprends rien à tout ça. Vous faites une erreur de personne.

— Êtes-vous Mark Côté et conduisez-vous une voiture de marque «Jeep», immatriculée 809P436?

— Oui en effet.

— Vous êtes bien la personne que nous recherchons. Je répète ma question : où étiez-vous à midi et demi? »

À ce moment, l'incident avec le policier qui m'avait remis une contravention me revint à la mémoire. Se pouvait-il qu'on fasse toute une histoire pour un parking prohibé? Non cela n'avait aucun sens, il y avait autre chose.

« Je revenais à l'hôtel, mais j'ai du faire un détour pour déposer quelqu'un à Place Desjardins. J'ai d'ailleurs eu une contravention pour parking prohibé, vous pouvez vérifier, je l'ai dans ma poche, dis-je, joignant le geste à la parole pour lui montrer le constat, les menottes cependant restreignant mes mouvements.

— Ne bougez pas! hurla-t-il, alors que les autres policiers avaient ressorti leurs armes. Qui avez-vous laissé à cet

endroit ?

— Bien ! Un Père Noël et deux connaissances. »

Aussitôt, tous les policiers se regardèrent étonnés. Mais qu'avais-je dit pour produire cette réaction ?

L'attitude du policier qui posait les questions s'était adoucie depuis son entrée dans l'appartement, mais la question suivante fut faite avec beaucoup d'agressivité. Tous les policiers s'étaient rapprochés de moi.

La peur me saisit à la gorge. Que se passait-il donc ?

« Qui étaient ces connaissances ? » hurla le tortionnaire.

Comme je venais pour répondre, je me souvins de la mise en garde de Claude et je compris que ce dernier avait commis quelque chose et que je pouvais être considéré comme un complice.

Je tournai mon regard vers Chantal et je vis qu'elle aussi avait compris.

« Je n'ai pas le droit de vous révéler cela, murmurai-je piteusement.

— Alors nous vous arrêtons. »

Et ils me récitèrent ce qu'ils appelaient mes droits.

« Puis-je dire un mot à mon épouse ? demandai-je au policier.

— Oui, mais soyez bref. »

Me retournant vers Chantal, je vis qu'elle était très pâle, elle avait peur pour moi. Dans quel pétrin m'étais-je fourré ?

« Veux-tu appeler le Docteur Jean Lamy ? Tu trouveras son numéro dans mon agenda. Explique-lui ce qui m'arrive et qu'il essaie de me trouver un avocat, c'est urgent. »

On m'amena au poste de police, les mains menottées dans le dos. Je n'avais jamais eu autant honte de ma vie surtout lorsqu'on traversa le lobby de l'hôtel rempli de monde.

Dans l'auto je demandai qu'on me dise enfin ce qui s'était passé, mais personne ne répondit.

En pénétrant dans le poste de police, je notai

immédiatement une activité fébrile régnant à l'intérieur de cette immense pièce où plusieurs policiers s'affairaient de tous côtés. Notre irruption attira l'attention et un silence menaçant s'établit. Je me rendis compte que j'étais devenu le centre d'attraction d'une hostilité naissante et ma seule réaction se résuma à baisser les yeux. Dans mon champ visuel, j'appréhendais cette foule se rapprochant peut-être pour m'agresser et le lieutenant n'eut qu'à faire un seul geste pour disperser cette menace, me faisant entrer dans un bureau où ayant refermé la porte il tira aussitôt les rideaux mettant ainsi un terme à cette scène dramatique.

Il fit vider mes poches et me donna un reçu pour mes affaires qu'il déposa dans une grande enveloppe. On me fit enlever ma ceinture.

Personne ne m'adressait plus la parole, comme si un mot d'ordre avait été donné.

3

Ils m'enfermèrent dans une pièce qui ne ressemblait pas à une cellule, mais plutôt à une petite salle d'attente comme on en retrouve dans les couvents. J'avais toujours les mains menottées dans le dos. Le jeune policier qui m'avait conduit semblait en colère et me tenait très serré. Arrivé dans la pièce, il me poussa violemment ce qui me fit presque perdre pied. Je n'eus pas le courage de riposter verbalement.

Dans le coin, il y avait un petit bureau assorti d'une chaise droite dont la couleur s'était altérée avec le temps. Mais ce qui attira surtout mon attention fut que la seule fenêtre de la pièce était fermée par une grille métallique très lourde. Quelle importance avait un tel équipement au cinquième

étage d'un édifice? Peut-être pour empêcher les suicides!

Je restai longtemps seul, me demandant ce qui se passait. Claude avait-il vraiment commis un acte criminel qui pouvait m'incriminer comme complice?

Il était quatre heures de l'après-midi, lorsque la porte fut ouverte par un jeune policier qui s'effaça pour laisser passer un homme à la chevelure blanche et dans la cinquantaine.

« Je suis maître Yvon Roger, avocat. Mon ami Jean m'a appelé pour venir vous aider. Je dois vous avouer que vous êtes dans de sales draps.

— Pouvez-vous me dire ce qu'on me reproche?

— Vous l'ignorez?Vers midi et demi, deux individus armés ont attaqué deux employés qui transportaient de l'argent dans le Complexe Desjardins. Un agent de police en civil qui passait a sorti son arme et les a sommés de laisser tomber leurs armes. Un Père Noël complice de ces deux hommes est arrivé par l'arrière et a fait feu sur le policier qui, atteint mortellement, eut quand même le temps de se retourner, de tirer sur le Père Noël et de le blesser très sévèrement avant de tomber face contre terre. Les deux autres voleurs se sont sauvés avec un sac qui contenait près de cent quarante-trois mille dollars. Un policier affecté à la circulation a vu les trois hommes débarquer de votre véhicule pour entrer à l'intérieur de l'édifice et il a vu deux hommes revenir à votre auto avec un sac très lourd et sans le Père Noël. Ce policier vous a même remis une contravention ce qui explique la facilité avec laquelle la police vous a retrouvé. Ils ont appelé à votre domicile à Québec où on les a avisés à quel hôtel vous étiez descendu. Avant d'écouter vos explications, je dois vous mettre en garde contre les policiers qui sont très en colère. Ils acceptent difficilement le meurtre de leur confrère, donc soyez prudent avec eux. Pas de bravade, ni d'insulte. Ne leur résistez surtout pas, car ils pourraient en profiter pour

se défourler sur vous. Comme je vous l'ai dit, vous êtes dans de beaux draps. Vous leur avez même avoué que vous aviez débarqué ces trois hommes.

— Maintenant que je sais ce qu'on me reproche, mon histoire va être difficile à croire.

— Allez-y, j'en ai entendu bien d'autres durant ma carrière, répondit mon avocat. »

De nouveau je racontai ce qui s'était passé depuis que j'avais quitté l'université.

« Il va falloir tout raconter à la police, me dit Maître Roger, lorsque j'eus fini mon histoire.

— Mais vous ne comprenez pas, c'est impossible, Claude Jutras est un meurtrier, il va me tuer si je parle.

— C'est vous qui ne comprenez pas, vous n'avez pas le choix, vous allez être condamné comme complice d'un meurtre et d'un vol à main armée. Il faut tout dire à la police et demander leur protection. Il ne fait aucun doute qu'ils vont l'accorder entièrement à leur principal témoin.

— Vous voulez dire que je vais être obligé de comparaître en cour. C'est impossible, je suis un homme mort.

— Je vous répète que vous n'avez pas le choix, reprit l'avocat. Vous allez être accusé à la place de ce criminel. Nous allons appeler le lieutenant pour lui répéter votre histoire. Le plus tôt sera le mieux pour leur permettre de retracer les deux bandits. Car si les policiers ne les retrouvent pas, ils vont vous accuser immédiatement et vous garder en prison. »

*

Le visage du lieutenant se transformait à mesure que je racontais mon histoire, après avoir accepté de dire toute la vérité aux policiers et la colère faisait place graduellement à l'incompréhension. Le sergent qui l'accompagnait hochait la tête.

« Vous ne pensez pas que je vais croire cela, me dit le lieutenant, pourquoi alors n'avez-vous pas parlé plus tôt? Nous avons perdu des minutes précieuses pour capturer ces criminels. Priez pour que nous les rattrapions, car vous allez être accusé de complicité.

— Je vous l'ai dit, repris-je, je ne suis pas complice. Je suis médecin et je gagne honorablement ma vie. Je n'ai pas à faire des hold-up pour arrondir mes fins de mois. Si je n'ai pas parlé plus tôt, c'est que je craignais pour ma vie. Claude Jutras est un tueur et il ne me pardonnera pas de l'avoir trahi. Je suis un homme respectable et vous allez vous couvrir de ridicule si vous m'arrêtez malgré les présomptions. Si vous ne l'attrapez pas, il va me tuer sûrement; si vous le condamnez, il va sortir de prison un jour et alors il va m'abattre à la première occasion.

— Il n'y a rien dans le dossier de cet individu qui laisse supposer qu'il n'ait jamais tué quelqu'un, reprit le policier. Il a commis des vols, il a été condamné pour proxénétisme, pour violence, coups et blessures, mais n'a jamais été suspecté de meurtre. C'est même la première fois qu'il est complice d'un meurtre.

— Personnellement, je crois qu'il a déjà tué quelqu'un, repris-je. Mais je regretterai tout de suite ces paroles en voyant la surprise sur le visage des deux policiers et de mon avocat.

— Je crois que vous en avez déjà trop dit, allez, déballez tout votre sac, reprit le policier.

— Je ne suis pas certain, répondis-je, ce n'est qu'une supposition.

— Très bien, nous verrons cela plus tard. Nous allons vous libérer, mais vous devrez rester à notre disposition. Vous ne quittez pas l'hôtel. Nous croyons votre histoire, mais nous allons faire quelques vérifications. »

Le lendemain, j'étais convoqué au poste de police. Le vol à main armée et le meurtre du policier faisaient la une de

tous les journaux, mais aucune mention n'était faite sur ma présence ni sur l'identité des voleurs sauf celle du Père Noël qui était entre la vie et la mort dans un hôpital. Un journaliste mentionnait que les policiers avaient une bonne idée de l'identité des criminels et que leur arrestation était imminente grâce à la déclaration d'un témoin important.

« Nous avons retrouvé, en panne d'essence, le véhicule dont se serait servi Jutras, à l'endroit où vous les avez embarqués, annonça le lieutenant en nous voyant Chantal et moi. Maître Roger était déjà arrivé. De plus nous avons retrouvé ses empreintes digitales sur le volant. Ce véhicule avait d'ailleurs été volé la veille.

— Nous avons aussi vérifié votre emploi du temps en avant-midi, reprit l'autre policier, et vous avez bien donné une conférence le matin même à l'université. Je ne vous vois pas préparer un hold-up par la suite. Vous avez dit la vérité.

— Alors je suis libre.

— Pas si vite, vous êtes pour nous un témoin principal.

— Mais je dois être en salle d'opération demain matin à Québec.

— Vous devez rester à Montréal à notre disposition, trança le policier, sinon je vous garde en prison.

— Docteur, le lieutenant a raison, vous devez rester à la disposition de la police, renchérit maître Roger, qui nous accompagnait.

— Dites! De quel côté êtes-vous? hasardai-je prudemment, me représentez-vous toujours comme avocat? »

L'avocat sourit, inclina légèrement la tête comme assailli par la crainte de l'énormité de ce qu'il allait dire, puis son regard se porta sur chacun à tour de rôle et s'arrêta sur moi.

« Docteur Côté, vous êtes en danger et vous devez rester sous la protection de la police. Des trois bandits qui ont attaqué les hommes qui transportaient l'argent et qui ont

tué un policier, il en reste encore deux en liberté et ils sont extrêmement dangereux. Vous êtes le seul qui peut les identifier et les faire condamner. Le Père Noël est mort la nuit dernière. Ils auraient dû vous tuer tout de suite, mais dans le feu de l'action ils ne pensaient qu'à sauver leur peau. À l'heure actuelle, après réflexion, ils se rendent compte que vous représentez un danger terrible pour leur sécurité. Leur avez-vous dit où vous logiez ?

— Je ne sais pas, dis-je, je ne m'en souviens pas. »

Le lieutenant après discussion à voix basse avec l'autre policier, nous confia qu'il allait nous trouver une chambre dans un autre hôtel.

« Vous pouvez appeler vos proches, reprit le policier, pour les rassurer sans toutefois leur dire où vous êtes, vous leur donnerez un numéro de téléphone qui sera relié au poste de police d'où la communication pourra vous être transférée au besoin. »

Après le départ des policiers, l'avocat s'approcha de moi et me demanda de lui raconter tout ce qui pouvait se rattacher à Claude Jutras et au crime que j'avais mentionné.

« Soyez certain, souligna l'avocat, que les policiers vont vous interroger sur l'affirmation que vous leur avez faite concernant un autre meurtre qu'il aurait pu commettre.

— Tout cela, dis-je remonte à très longtemps et je ne suis pas sûr qu'il y ait eu meurtre. Je vais tout vous raconter, à vous de juger. »

4

Dans le quartier où je vivais dans ma jeunesse, les habitants se divisaient en deux groupes. Les honnêtes gens, la plupart

Sincères remerciements à Armelle pour son aide et ses encouragements.

Merci à Guy pour son assistance technique.

Remerciements aussi à Marcelle et Marie-Pierre.

CET OUVRAGE A ÉTÉ FORMATÉ EN PDF
POUR ÊTRE VENDU COMME LIVRE NUMÉRIQUE.

Qui n'a pas entendu la maxime "son heure était arrivée" ? Le destin d'un homme est-il tracé dès sa naissance sans qu'il soit possible de le modifier. L'avenir d'une personne peut-il être transformé par les événements de la vie au point que son lieu de naissance, son éducation, son mode de vie, ses amis et ses rencontres amoureuses puissent changer le cours inexorable de l'horloge du temps ? Le docteur Mark Côté aurait-il pu éviter les catastrophes qui se sont abattues sur lui au cours de son existence et sa vie aurait-elle été différente s'il n'avait pas été élevé dans un quartier difficile et s'il n'avait pas côtoyé un criminel, Claude Jutras, tueur en puissance ? Sa vie amoureuse aurait-elle été moins dramatique s'il n'avait pas connu Chantal ? Sophie et lui auraient probablement eu une vie familiale calme et agréable entourés de plusieurs enfants. Peut-il exister un destin pire que la mort ? Peut-être la vie, mais à quel prix.

Marcel D'Amours, médecin et spécialiste en anesthésie a oeuvré dans un hôpital général durant trente-cinq ans. Malgré déjà plusieurs écrits non édités, il a décidé de mettre sous la plume son premier roman racontant une histoire qu'il a véhiculée toute sa vie, agrémentée de ses connaissances médicales.

ISBN 978-2-922930-42-9



9 782922 930429